
Nedim Gürsel, le voyageur impénitent

Abdelkader Djemai

Nedim Gürsel, né en 1951 à Antüp, près de la frontière Syrienne, est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages dont huit ont été traduits en français, est assurément l'une des voix les plus originales de la littérature turque d'aujourd'hui.

Admirateur de Sait Faik, Yachar Kamal et Nazim Hikmet auquel il consacra un livre, les nouvelles et les romans de ce voyageur impénitent font la part belle à cette Méditerranée des villes qu'il arpente depuis plus d'une vingtaine d'années. Des villes avec leurs traces, leur beauté, leurs cicatrices et leurs rêves traversés de désirs et de violence. Des voyages portés par une écriture forte, sensuelle et poétique, comme pour mieux exorciser l'exil et lutter contre l'oubli. Des villes faites pour la mémoire, telle Istanbul qu'il découvre à l'âge de dix ans et qui occupe une place privilégiée dans son coeur et dans son oeuvre comme dans *Un long été à Istanbul* et *La première femme*.

Cette fois avec le *Roman du Conquérant*, il a décidé, après lui avoir consacré en 1989 un guide intime, de raconter le siège et la prise le 30 mai 1453, par le sultan Mehmet II, de celle qui porta aussi le nom de Byzance, de Constantinople et qui fut la capitale de l'empire d'Orient.

Nourrissant son récit de chroniques byzantines et ottomanes notamment celles de Ducas, Kritovoulos, Asik Pacha et Toursoun Beg, témoins oculaires de cette conquête - Gürsel dresse, à travers la vivante et obsédante présence de cette ville presque mythique, le portrait à la fois précis et haut en couleur de Mehmet II. Un souverain à la forte personnalité, lecteur des auteurs de l'Antiquité et des mystiques perses et qui incarne à ses yeux l'ouverture et la tolérance à l'époque de la Renaissance. Epoque qui voit la rencontre de deux mondes, celui de

Automne 1997

l'islam et de la chrétienté, de l'Occident et de l'Orient, de l'Europe et de l'Asie. Rencontre qui ne se fait pas sans heurt et sans incompréhension entre Istanbul et Venise qui s'affronteront durant une longue et sanglante décennie.

Mêlant le présent et le passé, la fiction et la réalité, l'érudition et l'imagination, cette épopée nous est racontée par un écrivain réfugié, au début des années 80, dans un yali, une ancienne maison en bois construite sur la rive asiatique du Bosphore, face à une vieille forteresse, témoin d'âpres batailles pour cette ville aux sept collines, sept fois défaite, sept fois rebâtie.

Le narrateur, à la voix presque retenue, empreinte parfois d'émotion, entreprend, en une douzaine de chapitres, de remonter la mémoire d'une ville et d'un souverain confronté à son propre rêve de prendre cette "deuxième Rome" dont la chute ébranlera la chrétienté.

Plein de bruit, de fureur, de sérénité et de lyrisme, le roman met en scène entre autres le capitaine Antonio Rizzo qui finira empalé, le grand vizir Tchandarli Halil Pacha, les fils du Sultan, et Nicolo, un marin vénitien de 16 ans, surnommé Selim. Les fragments du journal de ce jeune captif, devenu le secrétaire de bord et le mignon de Mehmet II nous sont livrés à l'intérieur de ce roman qui s'écrit sous nos yeux, avec les interrogations et les angoisses du narrateur. Ce dernier, encore plongé dans les murmures et les fracas de l'histoire, finira par être rattrapé par la dure réalité politique d'aujourd'hui à travers la voix de Deniz - la Mère - femme à la fois présente et absente qui évoquera le coup d'Etat militaire du 12 mars 1971 au cours duquel elle fut torturée, et celui du 12 septembre 1980.

Lointaine ou récente, l'histoire de la Turquie nourrit ainsi l'oeuvre de Gürsel qui fut, pour des raisons politiques, contraint à l'exil. Deux de ses livres furent longtemps interdits.

Dans ce *Roman du Conquérant* où se croisent les espoirs et les déceptions, les joies et les larmes, la cruauté et le raffinement, le pays d'hier et celui d'aujourd'hui, l'auteur du *Dernier tramway* tente de faire passer un message de paix pour lutter contre la discrimination religieuse et la montée des nationalismes. Ce livre lui a valu, en mai 1997, d'être qualifié par le journal d'extrême-droite *Cizzi Öpesi de* "bâtard occidental". Exigeant qu'on lui "règle ses comptes", les islamistes l'accusent, pour leur part, dans l'hebdomadaire radical *Akit*, d'insulter l'Islam à travers la figure sacrée de Mehmet II, le Fâtih, qui représente l'épée de Dieu, un modèle pour l'idéologie de la conquête, du Djihad. Pour Gürsel, Mehmet II avait conscience d'être l'héritier d'un empire à vocation universelle, l'empire romain d'Orient. Un homme de plaisir et de savoir, mêlant la culture et la science et qui se fit faire — ce qui pourrait paraître un sacrilège en terre d'Islam — son portrait par le peintre vénitien Gentile Bellini.

Elle-même héritière d'un empire multinational et multi-ethnique, la République turque, qui existe depuis plus de soixante-dix années, devra pour mieux assumer la question de l'identité nationale analyser, souligne-t-il, son passé pour réfléchir sur les périodes les plus récentes

avec leurs heurts, leurs violences et leurs déchirements. Gürsel déplore, dans ce contexte, la tendance de l'idéologie officielle à occulter le *passé* byzantin, la question des droits de l'homme et les problèmes chypriote et kurde. Des questions qui trouvent leurs échos dans *le Retour dans les Balkans*, un ouvrage qui regroupe des récits de voyages sur Sarajevo pendant la guerre, sa destruction, sur des villes comme Mostar, Skolpje, Salonique et Sofia. Récits faits de déracinements, de conflits comme le différend gréco-turc, parsemés des traces de l'héritage ottoman dans cette partie du monde marquée par les soubresauts de l'histoire et qui a vu naître, en Roumélie et en Macédoine, les ancêtres de l'auteur des *Lapins du commandant* et de *L'hôtel du désir*.

Abdelkader Djemaï est écrivain, auteur de *Le Roman du Conquérant*, Seuil, 1996 et de *Retour dans les Balkans*, Editions Quorum, 1997.

Automne 1997